Continents manuscrits

Génétique des textes littéraires – Afrique, Caraïbe, diaspora

17 | 2021
René Maran

René Maran et les écrivains indochinois

Jean-Pierre Dubarry

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/coma/7700>

DOI : 10.4000/coma.7700

ISSN : 2275-1742

Éditeur

Institut des textes & manuscrits modernes (ITEM)

Référence électronique

Jean-Pierre Dubarry, « René Maran et les écrivains indochinois », *Continents manuscrits* [En ligne], 17 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 12 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/coma/7700> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/coma.7700>

Ce document a été généré automatiquement le 12 janvier 2023.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

René Maran et les écrivains indochinois

Jean-Pierre Dubarry

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous accueillons avec intérêt cette première incursion dans le chantier d'ampleur qui reste à mener à propos des liens entre Maran et les écrivains d'Indochine. Rappelons à ce propos que Maran était partisan de « la plus Grande France » et que son œuvre se trouve à l'intersection du courant assimilationniste et anticolonial. Nous remercions Roger Little pour sa transcription de l'article en annexe

- 1 Bordeaux valorise très médiocrement le prestige que la ville pourrait tirer d'avoir élevé René Maran, formant son esprit et sa sensibilité. À la suite du cinquantième de la mort de l'auteur, un modeste projet avait été lentement élaboré, il reste à la nouvelle municipalité à le mettre en œuvre.
- 2 Au premier semestre 1946, René Maran a donné plusieurs articles aux *Lettres Françaises*, journal clandestin fondé sous l'Occupation. Le court article retrouvé dans le numéro 110, en date du 31 mars 1946, éclaire une facette méconnue des engagements de l'écrivain et contribue à lever des réticences dues surtout à une méconnaissance de son action¹.

Fig. 1 : « Les Indochinois et la littérature française contemporaine », par René Maran

Les *Lettres françaises*, n° 110, 31 mars 1946. Pour une transcription de l'article, voir en annexe.

- 3 L'article des *Lettres Françaises* a d'abord un contenu littéraire. René Maran cite plusieurs écrivains indochinois « de Paris » : Duong-Van-Gias, Nguyễn-The-Truyen et Nguyễn-Âi-Quôê, « notre ami commun », pseudonyme d'Ho-Chi-Minh. Il s'intéresse ensuite aux écrivains pamphlétaires : Nguyễn-An-Ninh, et sans surprise Nguyễn-Âi-Quôê ou encore Nguyễn-The-Truyen, puis à la nouvelle génération : Tran-Van-Tung, Pham-Van-Ky, Makhali-Phâl, à laquelle il consacre des analyses plus fouillées.
- 4 L'ouverture bienveillante de Maran envers l'altérité, de même qu'elle l'avait conduit à s'intéresser au principe coutumier régulant les sociétés des bords de l'Oubangui qu'il découvrait, lui permet de comprendre combien ces auteurs encore en devenir puisent leur inspiration dans la connaissance et l'amour de leur culture nationale qu'ils ambitionnent de voir s'épanouir en intégrant ce que la France leur apporte.
- 5 Mais il comporte également deux enseignements plus politiques.
- 6 Le rappel de son engagement passé aux côtés de Marius Moutet, ministre de la France d'Outremer en 1946 mais déjà ministre des Colonies dans le gouvernement du Front Populaire, donne un éclairage intéressant quant aux écrits, souvent mal compris, de René Maran à la gloire des bâtisseurs de l'Empire.
- 7 L'article de Maran n'est pas publié de manière isolée. Sur la même page des *Lettres Françaises*, il voisine avec un article de Xuan Dieu, connu jusqu'en 1945 comme poète de l'amour, puis comme artiste engagé glorifiant les travailleurs. Dans son article, Xuan Dieu vante dans un français parfait, clair et élégant, le renouveau des lettres vietnamiennes dès l'entre-deux guerres. La même page présente aussi quatre poèmes de Pham-Van-Ky et deux de Makhali-Phâl.

- 8 Cette juxtaposition montre clairement que René Maran était de ceux qui, à l'époque, pensaient que le nécessaire transfert de souveraineté pouvait se faire dans des conditions moins douloureuses que ce qui s'est passé par la suite et en sauvegardant mieux les réalisations communes que ces écrivains entendaient cultiver et que personne ne reniait.

ANNEXES

LES INDOCHINOIS

et la littérature française contemporaine

par René Maran²

Comme ils sont loin les jours où M. Marius Moutet, aujourd'hui ministre de la France d'outre-mer, Andrée Viollis, Fernand Gouttenoire de Toury, Francis Jourdain et moi, nous conjuguions notre bonne volonté et nos efforts, en des comités souvent éphémères, pour arracher l'Indochine non pas à la France, mais à la rapacité de ces seigneurs de l'hévéa que M. Paul Moret a si durement étrillés dans ses *Jauniers* !

Nous mettions alors notre point d'honneur à saisir la presse, et par la presse le Parlement, des justes réclamations que formulaient les Indochinois venus en France pour y mener leurs études à bonne fin. Il nous a été donné de défendre ainsi, avec l'aide de Léon Werth, auteur de *Cochinchine*, Nguyễn-An-Ninh, directeur-fondateur de *La Cloche fêlée*, petit journal saïgonnais étouffé par ordre du gouverneur de l'Indochine, et « l'agitateur » Pham-Chu-Trinh, qui avait commis le crime d'avoir voulu en appeler de la France mal renseignée à la France mieux renseignée.

Est-il bien utile d'affirmer que nos interventions désintéressées n'étaient guère goûtées des milieux que l'on devine ? Elles m'avaient valu, quant à moi, la confiante amitié de la plupart des Indochinois de Paris, à quelque parti qu'ils appartenissent. Duong-Van-Giao et Nguyen-The-Truyen étaient de ce nombre. Ce dernier me fit un jour présent du *Procès de la colonisation française*, ouvrage préfacé par ses soins, mais ayant pour auteur Nguyễn-Âi-Quốc, notre ami commun, qui n'est autre, depuis qu'il a troqué son nom d'autrefois contre celui d'Ho-Chi-Minh, que l'homme présidant dorénavant aux destinées de la nation vietnamienne.

Cette rapide évocation du passé permet d'attirer l'attention de tous ceux que passionnent les questions coloniales sur un fait qui ne semble plus avoir été encore remarqué, et qui réside en ceci : les Indochinois n'ont d'abord enrichi les lettres françaises que de leurs philippiques et de leurs pamphlets. *La France en Indochine*, par Nguyễn-An-Ninh ; *Le Procès de la colonisation française*, par Nguyễn-Âi-Quốc, et *Le Régime de la presse en Indochine*, par Nguyễn-The-Truyen, tous ouvrages de belle venue et de belle tenue, respirent une amertume et une férocité qui ne sont dépassées que par l'ampleur de l'érudition et la verve tour à tour gouailleuse et impartialement vengeresse que le prince Arene Iukanthor, qui a tant à se plaindre de la criminelle

ladrerie avec laquelle la France le traite depuis tant d'années, a prodiguées tout au long des 430 pages de ses *Boniments*.

Que les temps sont changés ! Les Duong-Van-Giao, les Nguyễn-The-Truyen, les Nguyễn-Aĩ-Quôc, les Nguyễn-An-Ninh et Arene Iukanthor lui-même – celui-ci, « né sur les marches d'un trône, a été nourri du pur lait de la Tradition » – ont cédé la place aux Tren-Van-Tung, aux Pham-Van-Ky et aux Makhali-Phâl, qui sont tous trois poètes et tous trois romanciers.

De ces trois écrivains, le premier a déjà publié trois volumes *L'École de France, Aventures intellectuelles* et *Rêves d'un campagnard annamite*. Nous devons au second, qui, doué d'un talent très sûr, allie la plus réelle modestie à la plus parfaite gentillesse, plusieurs recueils de poèmes dont le plus important est *Fleur de jade*. La troisième – « née d'un sang français et cambodgien à la fois », Makhali-Phâl, est une toute jeune femme – a fait paraître, avant la guerre et depuis, deux admirables recueils de poèmes, *Cambodge* et *Chants de paix*, ainsi que deux romans.

On prend un plaisir extrême à lire *Les Rêves d'un campagnard annamite*. Tout y est à fleur d'ingénuité, tout y est charmant, délicat et délicieux. Rien, d'autre part, n'est plus curieux ni plus savoureux que certaines croyances annamites. Les populations de l'Afrique Noire ne les renieraient point. « Je croyais, note à ce propos M. Tran-Van-Tung, que les génies étaient comme les humains. Ils vous pardonneront même si vous les avez offensés, ils mettront leur pouvoir à votre service, dès que vous leur ferez un riche cadeau. Nos braves paysans le croient encore fermement au moment où j'écris ces lignes. Il suffit de quelques plateaux de riz gluant, de quelques coqs tués : les génies guériront la maladie de vos enfants. Ils écarteront l'ennui, la tristesse, la mort même de votre case. Il suffit de déposer sur leur autel quelques bouteilles d'alcool, des régimes de bananes ou de noix d'arec : ils vous aideront dans vos entreprises.

Tout le livre a ce naturel. Il va, simple et cordial, sans recherche, sans apprêt, n'ayant souci que d'être vrai, même dans ses gaucheries, même dans ses maladresses. Ce sont elles qui lui donnent, au demeurant, le meilleur de son prix.

Pham-Van-Ky, lui, bien qu'il ait naguère publié dans la revue *Delta* sous le titre de *Celui qui régnera*, une tout à fait remarquable nouvelle où les colonisateurs jouent un rôle odieux, au nom de cette civilisation dont ils sont censés être les lampadophores, Pham-Van-Ky est avant tout et surtout un poète. Et ce n'est pas le livre de légendes, *L'Homme de nulle part*, qu'il va bientôt faire paraître dans une vieille et importante maison d'édition de la capitale, qui changera quoi que ce soit à cette évidence.

Le curieux, dans le cas de Pham-Van-Ky, ce n'est pas qu'il soit avant tout et surtout poète, mais c'est qu'il puisse l'être, être personnel et le demeurer subtilement, tout en puisant sa science dans Valéry et Verlaine, et on ne sait quoi de sa spiritualité dans le *Gitanjali* de Rabindranath Tagore.

Il ne m'est pas possible de dire, ici, toute l'admiration que je ressens pour les deux œuvres maîtresses de Makhali-Phâl : *La Favorite de dix ans* et *Nârâyana ou celui qui se meut sur les eaux*. Le premier de ces deux romans est l'histoire, qui commence au Cambodge et se termine en France, d'Atman, fille d'Içavarman V, roi du Cambodge, qui, élevée par les bakous, descendants des brames de l'Inde, apprend de ses professeurs l'identité de l'âme avec l'univers, l'identité de tous les êtres avec l'homme et l'unité de la création.

Dans le second, *Nârâyana, celui qui se meut sur les eaux*, petit-fils d'Ang Duong, roi du Cambodge, tout pénétré de cette unité et de cette identité, se réfugie à tout jamais dans la jungle, et y mène la plus sainte vie qui soit, en compagnie des bêtes les plus féroces, et protégé par elles, parce qu'elles sont, elles et lui, identiques.

Ce roman est une succession d'apologues, qui eussent plu – est-ce là simple coïncidence ? – au pandit Nârâyana, auteur de *L'Itopadésa*, ou l'Instruction utile. On y sent, en tout cas, la secrète influence de l'Inde, et peut-être aussi, mais plus secrète encore, celle des « wayangs », mot javanais signifiant : théâtre d'ombres.

NOTES

1. Ce qui suit reprend des éléments préparés pour un article initialement prévu pour la revue *Images et Mémoire*.
 2. *Les Lettres Françaises* (31 mai 1946).
-

RÉSUMÉS

Un court article de René Maran, retrouvé dans le numéro 110 des *Lettres Françaises* (31 mars 1946), éclaire une autre facette de ses engagements et contribue à lever des réticences dues surtout à une méconnaissance de son action.

INDEX

Keywords : Nguyễn-The-Truyen, Nguyễn-Âi-Quôe, René Maran, Indochine, Lettres françaises, Xuan Dieu, Pham Van Ky, Makhali-Phâl, Nguyễn-An-Ninh, Duong-Van-Gias

Mots-clés : Nguyễn-The-Truyen, Nguyễn-Âi-Quôe, René Maran, Indochine, Lettres françaises, Xuan Dieu, Pham Van Ky, Makhali-Phâl, Nguyễn-An-Ninh, Duong-Van-Gias